

EGLISE SAINT-PIERRE DE PLOUGASNOU

A l'opposé de la chapelle Notre-Dame de Berven en Plouzévédé, l'église paroissiale de Plougasnou représente un agglomérat architectural constitué soit par le besoin d'agrandissements soit par le désir d'embellissements. Il est vrai qu'en Trégor le contexte historique, du XV^e et XVII^e siècles, fut moins favorable que dans le Léon, car cette région semble avoir été vulnérable aux crises économiques; cependant, la paroisse de Plougasnou profita toujours des richesses drainées par sa trêve de Saint-Jean-du-Doigt, lieu de pèlerinage fort renommé.

La structure architecturale révèle une superposition chronologique, et donc stylistique, qui dénie toute cohérence à l'ensemble malgré les efforts de la fin du XVI^e siècle. La deuxième et la troisième arcades Sud posent un problème archéologique: dans leur état actuel, en raison de l'enduit de torchis et du badigeon qui les recouvrent, on ne peut dire si ces arcs plein cintre, retombant sur de lourdes piles rectangulaires, sont des arcs fourrés, appareillés seulement à l'extrados. Leur construction se situe aux alentours de l'an mil, peut-être même autour de 1100 étant donné la persistance de cette technique d'élévation. Au cours du XV^e siècle et probablement déjà pour des raisons démographiques, l'édifice est agrandi vers l'Est avec une sorte de permanence formelle qui peut être fondée sur le souvenir du plan basilical du XI^e siècle. Vers 1400, sont construits les supports de la quatrième, de la cinquième, et de la sixième arcade, et, vers le milieu du siècle, les deux arcades suivantes; les chapiteaux de celles-ci sont plus soignés mais d'une formule identique aux trois autres et reposent sur le même support octogonal: il s'agit du chapiteau lisse, de type anglais, illustré, par exemple, à la cathédrale de Tréguier. Enfin, aux alentours de 1500, l'extension du chœur fut achevée par l'érection du chevet plat caractérisé par le remplage flamboyant, par les petits chapiteaux prismatiques de l'ébrasement et par la chambre forte; celle-ci, à laquelle on accède par une volée de cinq marches à partir de la gauche du maître-autel, est à demi-enterrée et sa structure rappelle tout à fait celle de Saint-Nonna de Penmarch ou de Notre-Dame de Lambader en Plouvorn. Il semble qu'il faille rattacher à cette période la construction de la chapelle seigneuriale en forte saillie sur la façade sud.

Un an après le début de la construction de Notre-Dame de Berven, l'art de la seconde Renaissance est manifesté par le portail méridional de Plougasnou consacré en 1574 par l'évêque de Tréguier; de même, la baie Sud-Ouest de cette façade, conçue en lucarne passante, évoque sans conteste l'ornementation du château de Kerjean. Débute alors, et pour quarante années, une importante campagne de travaux dont le dessein est de donner une certaine unité architecturale non dénuée de grandeur et empreinte de sévérité. La tour-porche, datée de

1582 et 1584 fut exécutée par Jean Le Taillanter, auteur de celle de Ploubezre et de l'arc triomphal de Saint-Jean-du-Doigt, et qui dirigea la construction de la tour de Saint-Gilles-Pligeaux en 1627, après avoir travaillé en Cornouaille à Plogonnec (1). La réfection des quatre premières arcades Nord et l'arc diaphragme du collatéral Nord sont très vraisemblablement dus au même architecte puisqu'on y retrouve la même mouluration pleine, en doucine que dans l'ébrasement des baies de la tour-porche; de plus, les bases des colonnes rondes de ces arcades sont du même type simplifié qu'à Berven. Il faut remarquer que la forte dimension des supports Est de la quatrième travée laisse penser qu'ils devaient supporter un grand arc diaphragme, jamais construit, liant l'œuvre du XV^e siècle aux aménagements de la fin du XVI^e siècle et aux restes du XI^e. En 1616, le portail Sud fut précédé d'un porche d'une conception fort habile: l'accès à la chambre d'archives qui le surmonte se pratique par un escalier droit dissimulé dans l'épaisseur de son mur Ouest, ce qui provoque un décalage du porche par rapport au portail... Un siècle après la construction du chevet avec sa chambre forte, jugée alors trop archaïque, le goût et les nécessités paroissiales font recourir à une autre disposition pour le local administratif de la communauté. En dernier lieu, au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, le collatéral Nord sera démesurément agrandi en forme de vaisseau parallèle à la nef mais écourté, ce qui remet en cause la cohérence de l'espace intérieur conséquente confirmée du XIX^e siècle par la reconstruction de la façade Nord.

Depuis le XV^e siècle, diverses formules régionales contribuèrent à cloisonner les volumes intérieurs. Au niveau de la cinquième travée, des traces d'arasement des chapiteaux signalent la présence d'un jubé flamboyant dont quelques éléments sont conservés à l'entrée de la chapelle Sud; cette dernière créait aussi un autre lieu séparé, de même que la chapelle des fonds avec sa cheminée; contre la cinquième pile Sud, fut dressée au XVII^e siècle une table d'offrande provenant d'un autel consacré comme le montre une lecture correcte de son inscription (2). Seuls les retables du XVII^e siècle tentèrent d'unifier l'espace notamment celui du Rosaire, dans la chapelle Nord, commandé par le recteur J. Le Coat en 1668 et exécuté par Jacob Alix, peintre, et par Jean Bertouloux sculpteur qui travailla de 1639 à 1685 dans le Léon et à Brest (3); c'est à lui probablement, ou à son milieu artistique brestois,

(1) Ces dernières mentions viennent d'être découvertes à l'occasion des travaux de recherches de la Commission Régionale d'Inventaire (G. Le Louarn).

(2) Il faut lire A(ltar)/E SACRAME/TI, et non «sant sacramant», selon la lecture de J.-M. ABGRALL (1902, p. 215).

(3) Cf. G.-M. THOMAS, *Les artistes, les artisans et les ingénieurs autour de Brest au XVII^e et au XVIII^e siècle*, thèse d'Université, Rennes, 1980.

que reviennent les deux grandes statues baroques de saint Pierre et de la Vierge du maître-autel.

Bien d'autres objets mériteraient l'attention : l'énigmatique et superbe statue du XIII^e siècle en pierre de Caen ; les sablières blasonnées de la chapelle Sud ; les fonts avec leur inscription « à ma vie » et leur cuve en plomb ; le groupe de sainte Anne et la Vierge, en terre cuite, du XVIII^e siècle, peut-être d'origine mancelle ; la pierre tombale de 1819 au-delà de la façade Nord ; les deux retables des collatéraux d'époque Restauration. Ils contribuent à donner cette impression attachante de diversité artistique, ce sentiment d'un continuum historique et l'idée que cette paroisse trégoroise se trouva dans un complexe de relations et d'échanges comme l'illustrent, par ailleurs, les pièces d'orfèvrerie. Un calice et une boîte aux saintes huiles du XVII^e siècle, une croix processionnelle du XVIII^e siècle portent les poinçons d'orfèvres morlaisiens ; une croix reliquaire des environs de 1800 a été faite à Landerneau ; un ostensor du XVII^e siècle provient d'un atelier parisien mais a été acheté chez un marchand orfèvre de Morlaix ; un calice de la fin du XVII^e siècle présente un poinçon de Rennes et un autre du XIV^e, remanié au XIX^e siècle, montre sur le pied, la croix archiépiscopale de Dol-de-Bretagne. Ces deux dernières pièces nous ramènent aux origines médiévales de la paroisse de Plougasnou dont le statut ecclésiastique fut assez particulier (4). C'est peut-être là une des raisons qui explique la diversité et la richesse artistique de l'édifice et du mobilier ainsi que l'éclectisme des choix esthétiques qui les ont inspirés.

Roger BARRIÉ.

Très rares sont les paroisses du diocèse de Tréguier pour lesquelles une documentation antérieure au XII^e siècle subsiste ; c'est le cas de Plougasnou, ce qui pourrait aider à élucider certains problèmes archéologiques posés par son église paroissiale.

En octobre 1040, le lendemain du jour où elle apprit le décès de son époux, le duc de Bretagne Alain III, la comtesse Berthe donnait pour le salut de l'âme de son mari à l'abbaye de Saint-Georges de Rennes la paroisse de Plougasnou, sise dans le pays de Léon. Vingt deux ans plus tard, probablement au jour anniversaire de la mort d'Alain III, le 1^{er} octobre 1062, la comtesse Berthe et son fils Conan II

(4) Cf. ci-dessous, la note de M.H. GUILLOTTEL.

renouvelait cette donation (5). Les modalités de la première concession laissent supposer que Plougasnou devait faire partie du douaire qu'Alain III avait constitué en faveur de Berthe et celle-ci fit donation au sanctuaire qu'Alain III avait fondé pour assurer à l'âme de ce dernier le repos éternel. Ces données chronologiques pourraient permettre une datation plus précise de l'érection des travées romanes de l'église de Plougasnou, une fois qu'elles auront été dégagées de l'enduit épais qui les recouvre.

Aux temps modernes l'abbaye de Saint-Georges possédait encore à Plougasnou un prieuré comme en témoigne, par exemple, l'aveu rendu au roi par l'abesse, Magdeleine de la Fayette, en 1665 (6).

Hubert GUILLOT

(5) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Georges de Rennes*, utilisé par Paul de la VILLE-NEUVE (extrait de *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine*), Rennes, 1876, 1 vol. in-8°, p. 118-119, n°XVIII; à une date largement postérieure pour revendiquer différents droits dans la paroisse dont celui de nommer le titulaire de l'église, *op. cit.* pp. 128-129, n° XXVII.

(6) *Op. cit.*, p. 381.